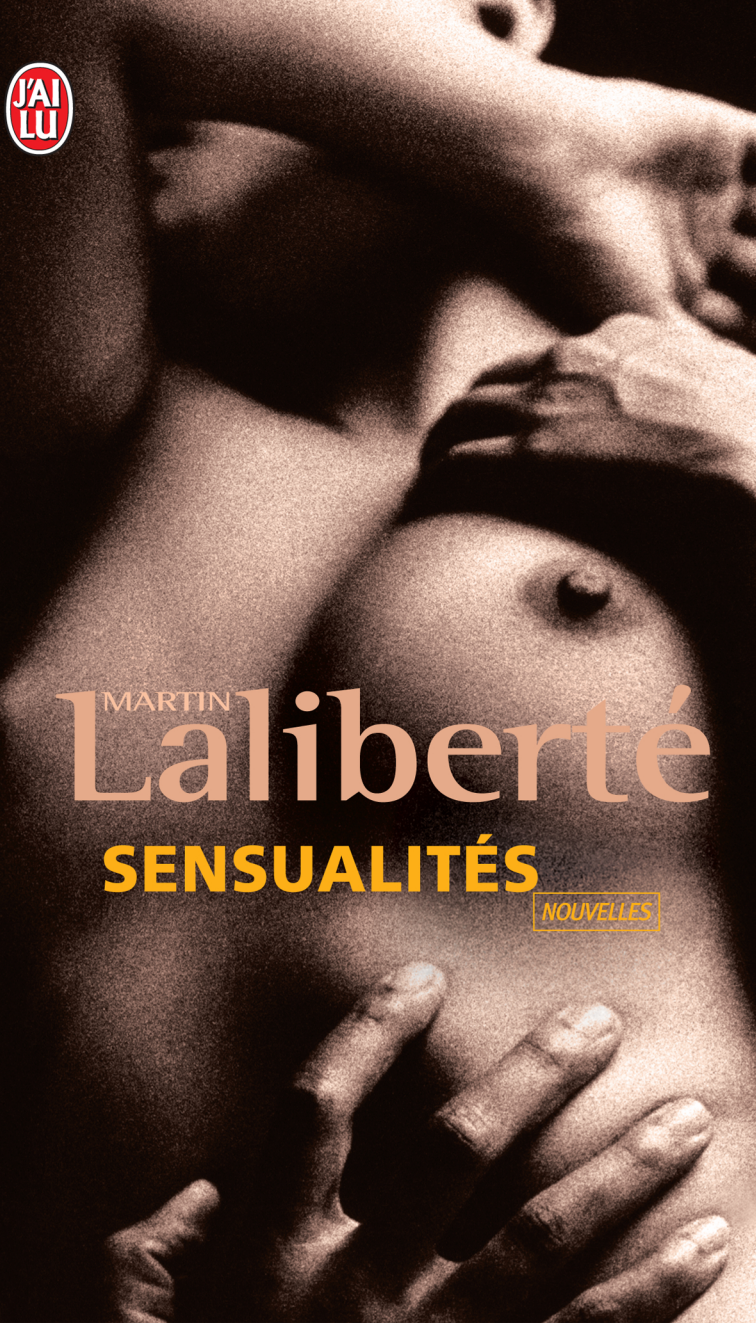
J'AI LU
MARTIN
Laliberté
SENSUALITÉS
NOUVELLES

Sensualités

MARTIN
LALIBERTÉ

Sensualités

NOUVELLES ÉROTIQUES

Ouvrage destiné à un public averti.

© 2005, Les Éditions Québécor

Le sauvetage

La journée avait pourtant bien commencé. Il faisait un soleil radieux et le vent automnal qui secouait les arbres soufflait les feuilles colorées partout dans la rue. J'affectionne ce type de journée, où je travaille dehors à préparer la maison pour l'hiver. On emmitoufle tout comme un parent inquiet pour ses ouailles : arbustes, piscine, vivaces.

Je racle tranquillement un gros tas de feuilles mortes lorsque j'entends les premiers aboiements. Ils sont tout proches, peut-être proviennent-ils même de mon voisin arrière, qui n'a pourtant pas de chien. Il besognait un peu plus tôt autour de sa nouvelle piscine creusée, installée la semaine précédente, et je crois qu'il s'est absenté depuis.

Les aboiements s'intensifient encore et, bientôt, un cri strident retentit du même secteur. Je bondis sur mes pieds et me précipite dans la direction d'où émane ce hurlement prolongé. En me faufilant à travers la haie, je débouche dans la vaste cour de mon voisin. L'aménagement de sa piscine, encore inachevé, est délimité par une clôture flexible en plastique, dans laquelle il a pratiqué une brèche pour travailler.

Seulement, il a omis de la refermer à la suite de son départ.

Sur le trottoir de béton qui ceinture la piscine, un enfant de huit ou neuf ans pointe du doigt une masse informe dans l'eau ; je m'approche alors pour l'identifier. J'aperçois un labrador brun, qui peine à nager et qui cherche vainement une issue dans le bassin encore dépourvu d'escaliers.

L'animal coule une première fois sous l'eau, avant d'émerger, paniqué par sa situation désespérée. Le chien va se noyer, c'est certain. L'enfant crie à tue-tête pour qu'on vienne secourir la pauvre bête apeurée et verse lui-même des larmes d'effroi.

Sans réfléchir, je saute à l'eau avec le manche de mon balai. Le contact glacial me coupe brutalement le souffle mais j'avance tout de même vers le chien, dont les yeux fous attestent sa panique. Je tends le bâton, qu'il prend entre ses crocs, et je le ramène lentement vers le rebord. Je me hisse d'abord sur le trottoir, puis j'empoigne le chien par la peau du cou. Incapable de sortir seul, ses pattes glissent et écorchent le revêtement de vinyle.

Je parviens à le tirer de sa fâcheuse position après deux tentatives infructueuses et tandis que le garçon serre très fort son chien dans ses bras, je reprends péniblement mon souffle. Le garçon pleure à chaudes larmes, de soulagement cette fois, et l'animal frissonne dans son étreinte.

Je les emmène tous deux chez moi afin de revêtir des vêtements secs, avant d'essuyer le chien avec une grande serviette. Il lèche mes mains pendant l'opération et sa queue bat dans tous les sens.

« Je m'appelle Jérémie. Et c'est mon chien Crapule », répond le garçon à ma question.

Je remmène l'enfant chez lui. Crapule nous suit au pas, maintenant remis de ses émotions. Ils habitent une jolie maison campagnarde en brique rouge et à volets verts, à peine à trois rues de la mienne. Sur la pelouse, une femme ensache des feuilles mortes après les avoir râtelées. C'est l'activité populaire du quartier.

En voyant son chien échevelé, au pelage encore humide, elle ouvre de grands yeux et Jérémie lui raconte le sauvetage qui paraît nettement plus périlleux dans ses termes. Les yeux de la mère vont de Jérémie à son chien, puis à moi. Elle serre les bras de son enfant comme pour s'assurer qu'il va bien. Elle comprend sûrement qu'il aurait tout aussi bien pu se noyer en voulant sauver son animal domestique.

Émue, elle s'approche pour me serrer la main. Je suis troublé par sa beauté. C'est peut-être un peu cliché, mais elle a l'air d'un ange descendu du ciel avec ses courts cheveux très blonds, son nez aquilin et son sourire chaleureux à faire fondre une banquise. L'ensemble noir qu'elle porte accentue son teint pâle. Quelques feuilles rouges se sont logées dans le capuchon de son pull.

« Merci, monsieur… ?

— François. »

Elle sourit encore naturellement, comme si son visage avenant était spécialement conçu pour sourire, et ses yeux noisette pétillent de vivacité. Je suis complètement absorbé par sa beauté, par son charisme surtout, et j'ai peine à détacher mes yeux des siens.

« Merci, François. Ce chien est tout pour nous », me dit-elle avec émotion, alors que sur-

git du côté de la maison une jolie petite fille blonde, réplique miniature et adorable de sa mère. « Nous aurions été très tristes de le perdre. Je ne sais comment vous remercier. »

Je regarde ses enfants jouer avec Crapule sur l'herbe fraîche et je me sens ému de faire partie de ce moment privilégié.

« C'est déjà fait. Passez une belle journée. »

Au cours des journées suivantes, je ne pense plus à cet épisode, si ce n'est à ses yeux noisette si enjoués. C'est en revenant chez moi que je me suis aperçu qu'elle ne m'avait pas dit son nom. Je suis passé quelquefois devant chez elle, sans pourtant la voir. Le beau temps a cédé la place à la grisaille et très peu de gens se pointent le nez dehors.

Je me dis pourtant que l'automne triste gagnerait à connaître son sourire chaleureux, ses yeux apaisants et ses manières courtoises. Car ils ont en quelques instants accaparé toutes mes pensées. Elle m'a subjugué et je ne pourrais imaginer un meilleur sort que le mien.

Je profite d'une rare pause de la pluie pour terminer la taille de mes haies. Je prête l'oreille à d'éventuels aboiements, tout en me disant que je ne peux être aussi chanceux une seconde fois. Un camion s'immobilise devant chez moi et coupe court à mes pensées. J'aperçois par la vitre arrière deux têtes blondes que je reconnais tout de suite. La porte du conducteur claque et elle marche vers moi dans l'entrée, comme un rêve devenu réalité.

Il fait un peu plus chaud aujourd'hui et elle porte un pantalon capri qui dénude ses jolies chevilles. Un fin bracelet en or cerne celle de

droite. Elle porte aussi un gros pull noir, couleur qui lui va décidément à ravir. Ses cheveux blonds et ébouriffés ajoutent à son charme dévastateur.

« Bonjour ! Écoutez, j'y ai bien pensé depuis l'autre jour, et je veux vraiment vous démontrer toute ma gratitude d'avoir sauvé Crapule de la noyade. »

Elle s'arrête à quelques pas de moi, encore trop loin.

« Ce n'est rien. Je…

— Non, vraiment. J'aimerais vous inviter à souper ce samedi, vous et… votre conjointe. »

Je souris. Sa tentative n'a rien de subtil. Mais, dans le fond, nous n'avons plus dix-sept ans, n'est-ce pas ? Elle attend, ses yeux rivés sur les miens, un peu déstabilisants.

« Je suis célibataire. Et j'accepte volontiers. »

Elle rougit, ce qui sied très bien à son teint pâle. Ses yeux reflètent son soulagement.

« Va pour samedi, alors. Les enfants seront chez mon ex-mari, dit-elle en dardant encore dans mes yeux toute l'intensité de son regard. Disons, dix-neuf heures ? Tenue décontractée, je déteste le formalisme. »

Elle retourne vers son camion. Ses espadrilles sont un peu boueuses, comme la semelle de ses pneus. Ils doivent revenir d'une excursion en plein air. Son pantalon blanc moule agréablement ses petites fesses.

« Juste une chose ! fais-je alors qu'elle s'apprête à monter dans le véhicule.

— Oui ?

— Puis-je au moins connaître votre nom ? »

Elle éclate de rire en posant la main sur sa petite poitrine.

« Que je suis mal élevée ! Je m'appelle Anaïs. À samedi, alors. »

Elle démarre dans son camion et je reste sous le charme, planté là au milieu de l'entrée. Jamais une femme ne m'a fait une telle impression. Je bénis le jour où son chien est malencontreusement tombé dans cette piscine !

Le samedi venu, je me présente chez Anaïs avec cinq minutes d'avance. Je tiens dans ma main droite un gros bouquet de fleurs et, dans l'autre, une bouteille de vin. Je me suis conformé à son exigence en enfilant un jean et un tee-shirt. Quand elle m'ouvre la porte, je constate que j'ai bien choisi. Elle porte aussi un jean élimé et un gilet de laine sans manches. Elle est restée pieds nus et sur ses ongles brille un vernis marron. Je remarque tout de suite ses jolis pieds, à l'aspect très doux, ses orteils très droits. Le soleil happe son visage et colore ses cheveux pâles d'un bel éclat doré.

« Entrez, François. Ça me fait plaisir de vous voir. »

Elle accompagne sa déclaration d'un sourire ravageur qui ne fait aucun quartier. Dans la maison flotte un arôme de viande grillée. Elle prend les fleurs en élargissant encore son sourire et me serre gentiment le bras pour me remercier. Ses doigts sur ma peau sont comme la soie. Elle sert ensuite le vin et je m'assois sur un tabouret dans la cuisine pour la regarder préparer le repas car elle refuse obstinément que je l'aide à faire quelque chose.

« Vous n'êtes pas ici pour travailler. C'est votre récompense pour avoir sauvé Crapule », dit-elle en pointant du doigt la bête sagement endormie dans un coin.

« Si j'avais su ce que me vaudrait ce sauvetage, j'aurais pensé le faire bien avant cela. »

Anaïs suspend son couteau au-dessus des carottes fraîches et me dévisage. Ses yeux sont vraiment extraordinaires, à la fois tendres et animés.

« C'est trop gentil, François. Merci. »

Elle vient trinquer avec moi et son parfum fruité me titille les narines.

« Vous savez, je suis passée dans votre rue plusieurs fois durant la dernière semaine », déclare-t-elle en rougissant un peu.

Je m'abstiens de lui révéler que j'ai fait la même chose. Et que pas une nuit ne s'est écoulée sans que je rêve d'elle.

« Ah oui ? Et pourquoi donc ?

— J'avais simplement envie de vous voir.

— Parce que j'ai sauvé votre chien ? »

Elle pose sa main sur la mienne. Le contact de ses doigts pâles me bouleverse.

« Non. »

Elle soutient mon regard quelques instants, avant de retourner à ses occupations. Anaïs accepte finalement mon aide et nous soupons au bar, très simplement. Elle a allumé quelques bougies qui dispersent un halo fantomatique. Au dessert, elle pose son pied nu sur mon tabouret et je le prends automatiquement dans ma main. Il est aussi doux que ses mains, un peu frais.

Elle accepte cette nouvelle intimité et je pousse l'audace jusqu'à m'agenouiller devant elle. Je bécote avec une infinie tendresse le dessus de son pied, le bout de ses orteils. Elle soupire, une mèche de cheveux blonds barre son front par ailleurs dégagé. Sa poitrine se soulève au rythme accéléré de ses respirations tandis que je caresse très doucement ses pieds.

« Emmène-moi en haut », me demande-t-elle entre deux profonds soupirs.

Je la prends dans mes bras, tout son corps irradie sa chaleur. Elle passe un bras autour de mon cou et chatouille ma nuque avec le bout pointu de son nez. Dans sa chambre, plusieurs dizaines de bougies brûlent depuis un bon moment déjà. Elle s'attendait à ce dénouement, et moi je l'espérais.

Je la dépose doucement sur son lit. Elle lève les bras lorsque je lui retire son pull, puis rit faiblement quand je m'acharne sur l'agrafe de son soutien-gorge. Ses petits seins haut placés ont l'air appétissant. Ses petites aréoles affichent une asymétrie amusante. Je masse ses seins avec mes paumes, avec cette même délicatesse qu'elle m'inspire, avec ce respect que lui attire sa beauté.

On dirait que sa bouche m'est familière lorsque je l'embrasse, mais en même temps, j'apprécie la nouveauté moite qu'elle m'offre. Anaïs se blottit contre moi, presse sa cuisse entre mes jambes, murmure des mots doux à mon oreille. Je lèche ses mamelons bruns et féroces, étonnamment longs, qui prennent dans ma bouche toute la place qui leur est requise.

Je veux l'admirer toute nue et je lui retire donc son jean, puis sa culotte noire. À la lueur des bougies, je vois briller une fine ligne, presque indiscernable, de poils pâles reliant son nombril à sa vulve, comme si le chemin menant à sa pêche était discrètement balisé pour éviter que je m'égare en route. Je suis ainsi le chemin indiqué, impatient de découvrir si Anaïs a aussi bon goût qu'elle paraît.

Sa vulve a justement l'air d'une pêche duveteuse, aux lèvres boudeuses, deux boudins poilus.

Un fruit mûr débordant de jus, un délice sucré, dont le nectar imbibe aussitôt mes lèvres affairées. Son goût est aussi exclusif que son charme. Je lèche tout avec une affection débordante, j'aime sa chatte blonde avec mes lèvres, ma langue, avec tout mon visage câlin.

Ses yeux à demi fermés m'observent attentivement, ne ratent rien des courbettes de ma langue exploratrice sur les gardiennes charnelles de son sexe blond. J'écarte ses lèvres de ma langue et j'exécute un plongeon vertigineux dans ses profondeurs obscures. Sa chaleur m'enveloppe, ses cuisses satinées serrent ma tête dans leur étau.

Puis, je la guide sur le ventre pour suivre le torrent de ma salive qui coule comme un fleuve jusque sur ses reins. Ses fesses menues sont plates comme une plaine, ses jambes minces ont le goût de la mousse qu'elle a dû utiliser pour se raser avant mon arrivée. Attiré encore par ses pieds, je viens mordre ses talons rosés, lécher ses plantes sensibles, presser mes lèvres contre cette veine proéminente qui orne sa cheville droite sous le bracelet en or.

Je remonte lentement ses jambes fuselées, très douces, jusqu'à cet amas clairsemé de poils blonds, qui chatouillent mon nez et collent sur mes joues. Je suis fou de chaque recoin de son corps magnifique, mais cet épicentre doré me subjugue par son arôme délicat et obsédant. Je reste là à m'imprégner d'elle, à la sentir, à la renifler en fermant mes yeux, à balayer ses poils bouclés avec la pointe de mon nez, à suivre le dessin fabuleux de ses lèvres avec le bout de ma langue.

Anaïs s'assoit bien droite et ses seins reprennent leur forme émouvante de poire. Elle jouit

une première fois, alors que, la tête posée sur sa cuisse, je surveille mes doigts maculés de sa personnalité entrer et sortir de son vagin onctueux.

Une fois que je l'ai regardée récupérer de ses émotions, je me déshabille et j'introduis graduellement ma queue en elle. Elle tremble de tout son corps, les yeux fermés, avant de s'agripper à moi comme à une bouée de sauvetage. Ses mains sur mes reins, ses jambes enroulées autour des miennes, elle savoure pleinement notre communion.

Quelques mèches éparses de sa tignasse blonde collent à son front en sueur et je baise partout son joli minois, en me rassérénant de la saveur de sa bouche, du parfum de ses cheveux en bataille. Je lèche son nez, ses paupières, l'ourlet de son oreille et la petite crevasse qui relie son nez à sa lèvre supérieure.

Anaïs roule sur le côté et, par-derrière, en lui tenant une jambe, je poursuis mon exploration d'elle. Mon pénis glisse hors de son vagin et je le frotte entre ses cuisses, dans la raie de ses fesses, sur ses reins. Tout n'est que douceur. Son odeur qui recouvre ma queue m'incite à retourner la déguster, à ouvrir grande ma bouche pour avaler toute sa jolie vulve blonde qui réagit vivement à mes attentions euphoriques.

Elle m'alimente de ses soupirs et je broute son sexe discret en me repaissant de sa boisson tiède. Étendue sur le ventre, la tête enfouie dans un oreiller, je replie ses jambes, en pressant ses talons sur ses fesses, et je croque encore ses orteils magnifiques, des œuvres d'art savoureuses.

Je m'allonge ensuite sur elle, et mon pénis entre naturellement dans son antre accueillant

comme s'il revenait à la maison après une longue absence. Je me sens le bienvenu, cet accueil chaud et enthousiaste m'enferme dans un carcan de plaisir inégalé. Anaïs s'agenouille et je caresse son dos sculptural en la prenant par-derrière. Je tends la main vers son cou, dans ses cheveux, et je la tiens finalement par les épaules pour m'enfoncer plus loin en elle, premier signe plus brutal de mon désir ardent de la posséder un moment.

Je l'entends pousser un sanglot et mes doigts essuient à l'aveuglette des larmes sur ses joues. Anaïs se retourne pour m'embrasser et je goûte sur ses lèvres les traces salées de ses larmes. Elle vibre et tremble, son front est fiévreux de passion, et je la tiens pour calmer ses soubresauts exaltés.

Anaïs se hisse sur ma verge et ne fait que contracter ses muscles vaginaux sur ma tension. Elle jouit comme ça, ses seins séquestrés dans ses mains, en m'offrant le spectacle saisissant de ses yeux noisette qui s'ennuagent de l'orgasme. Je regarde les mouvements de sa bouche qui s'ouvre et se referme, et qui laisse échapper des cris aigus un peu timides.

Elle s'effondre sur moi, en me conservant en elle, et pose sa tête sur ma poitrine. Elle remue encore son bassin, tout doucement, et cette tendresse étudiée vient à bout de mes forces. Les muscles relâchés de son vagin laissent échapper mon pénis et j'éjacule sur ses fesses, dans le bas de son dos.

Je l'étreins farouchement, mes mains étendent mon sperme le long de sa colonne vertébrale. Elle soupire de contentement, les yeux fermés, et ses lèvres chatouillent ma poitrine quand elle parle enfin de cette voix alanguie.

« J'ai l'impression de te connaître depuis toujours. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je vois ce que tu veux dire.

— Reste ici, cette nuit, François. Reste avec moi. »

En fait, je ne suis jamais reparti. Anaïs et moi nous sommes mariés l'année suivante, pour ne plus jamais nous séparer. Tout a commencé par un pauvre chien en détresse et s'est soldé par un amour inespéré.

Le meilleur réveille-matin !

J'ouvre lentement les yeux et mon regard fixe les chiffres fluorescents du réveil : six heures et demie. Je me lève pratiquement toujours à la même heure, sans recourir à la sonnerie électronique de l'appareil. La maison est silencieuse, les enfants dorment encore et Isabelle sommeille paisiblement à mes côtés, les couvertures tirées sous le menton. Il ne reste que trente petites minutes avant le réveil général de la maisonnée qui marquera le début d'une nouvelle journée.

Depuis le milieu de la nuit, je songe à ce moment que je répète quotidiennement depuis trois ans déjà. J'ai encore des papillons dans l'estomac lorsque je plonge sous les couvertures, où le corps nu d'Isabelle est blotti bien confortablement. En prenant toutes les précautions pour ne pas la réveiller, je fonds entre ses cuisses, en caressant au passage son ventre chaud et ses poils rebelles du bout de mon nez.

Lorsque je me prosterne pour humer cérémonieusement son musc matinal, je constate avec stupeur qu'elle est déjà toute mouillée ! J'en déduis qu'elle doit rêver, et de façon fort agréable.

Même dans la pénombre enveloppante de l'abri des couvertures, je vois bien que ses lèvres charnues luisent de désir.

Isabelle est si mouillée qu'on dirait que sa vulve a été remplacée par une éponge dont la capacité d'absorption a atteint sa limite. Son sexe suintant dégage là-dessous cet arôme étourdissant encore plus prononcé le matin. Et c'est si délicieux que je m'en lèche déjà les lèvres d'anticipation !

Je pointe justement le bout de ma langue sur la trace sinueuse de son sexe coulant. Je goûte aussitôt à son haleine du matin. Comme Isabelle ne réagit pas aux premiers efforts de ma langue, je lèche plus avidement toute sa vulve, de bas en haut, en labourant aussi son clitoris recroquevillé dans sa cachette.

Instinctivement, Isabelle ouvre les jambes et remue dans son sommeil. Encouragé par cette réaction embryonnaire, je fais tournoyer ma langue sur sa vulve, en salivant abondamment. Isabelle adore quand ça lui coule sur les cuisses, quand son excitation conjuguée à ma salive souillent même le drap sous ses fesses.

Isabelle soupire d'aise, se réveille enfin et étire les bras au-dessus de sa tête, en ouvrant les jambes bien grandes. Elle utilise ses doigts pour m'aider à ouvrir son vagin, ce qui me permet de plonger ma langue dans cet abîme inondé, telle une zone sinistrée. Elle a bon goût, elle sent bon et je m'en mets volontiers plein la figure. Je frotte mes joues sur ses cuisses alors que sa liqueur onctueuse me coule dans la bouche.

Isabelle pose ses mains sur ma tête et caresse mes cheveux, tandis que je lèche avec un appé-

tit redoublé sa belle chatte échaudée. Elle rabat finalement les couvertures avec ses pieds, car elle aime bien me voir manger sa source poilue. Je la regarde fixement dans les yeux, alors que ma langue écarte les portes de son tunnel dilaté et que je me barbouille la bouche et le nez de ses effluves abondants. Ça sent si bon, c'est chaud et glissant !

Je décide de prendre une petite pause et de remonter vers ses seins aplatis, où je peinture ses mamelons roses d'une trace généreuse de son excitation. Puis, je viens bécoter ses joues et le déchaînement de sa langue autour de ma bouche me prouve encore une fois qu'elle aime tout autant que moi goûter à sa saveur unique.

Lorsque je replonge fatalement entre ses cuisses, Isabelle remonte ses jambes sur sa poitrine et les maintient ainsi fléchies en tenant seulement le bout de ses orteils. Isabelle aime bien les positions acrobatiques et je ne proteste pas, puisqu'elles me permettent de voir ainsi le ruisseau de salive et de désir qui s'écoule jusque dans la raie de ses fesses. Sa vulve est si ouverte que je regarde loin dans son tunnel, où mon pénis adore se réfugier bien au chaud.

Obstiné, je suis la rivière avec ma langue et je chatouille son anus bien serré. Fidèle à son habitude, Isabelle se crispe d'abord, mal à l'aise avec cette caresse intime. Puis, elle se détend et je sens son anneau s'ouvrir pour recevoir la pointe de ma langue qui y trouve un logis accueillant.

Mais je reviens vite à mes premières amours. J'insère deux doigts hardis dans son vagin, qu'elle engloutit rapidement, tandis que je tourne de nouveau ma langue sur son clitoris sensible.

Isabelle commence à gémir plus fort, la combinaison de cette pénétration manuelle et des caresses buccales fait monter son plaisir. En ondulant le bassin et en poussant sa vulve sur ma bouche, elle saisit ses seins qu'elle pétrit comme de la pâte à tarte, tout en pinçant vicieusement ses mamelons.

J'accentue la pression de ma langue sur son clitoris, sans cesser d'activer mes doigts en elle. Isabelle se remet à trembler et étouffe ses pleurs dans l'oreiller, alors que l'orgasme matinal la secoue comme un arbre en automne. Elle jouit dans ma bouche et je sors mes doigts pour les lécher, appréciant sa saveur au petit matin.

Il s'agit de ma récompense ultime, une drogue qui m'est aussi indispensable le matin que le café pour d'autres hommes. J'ai besoin de sentir Isabelle couler sur mon visage, pour ensuite descendre déjeuner avec sa miction qui sèche autour de ma bouche et dont l'odeur aphrodisiaque demeure omniprésente juste là, sous mon nez.

Je saute rarement une journée, même si nous avons des amis qui dorment chez nous. Mieux encore, je me demande alors si nos visiteurs hument l'arôme exclusif de son intimité, que je leur présente mon nez, mes lèvres, mes dents. Et aussi mes joues les matins où Isabelle mouille plus qu'à l'accoutumée, juste avant sa période d'ovulation.

Si je rate une seule journée, je me sens bougon jusqu'au lendemain. Ce n'est certes pas Isabelle qui s'en plaindra. Alors que d'autres se réveillent au son de la musique ou d'une sonnerie stridente, Isabelle expérimente un réveille-

matin nouveau genre qui fige sur son visage un sourire béat pour toute la journée. Dans le fond, qui a besoin d'un réveil ?

L'orage

Le ciel de plomb est menaçant au-dessus de la cime des arbres. Après les pluies abondantes de la nuit, un nouvel orage se prépare tandis que nous dévalons une pente rocailleuse sur nos vélos de montagne. Les crampons de mes roues glissent dangereusement sur les roches mouillées, et je maintiens tant bien que mal mon équilibre pour suivre mon amie juchée sur le vélo qui me précède dans la pente.

Pascale aime bien prendre les devants et je ne m'en plains pas, car la vue de son postérieur engoncé dans son cuissard noir tend à m'insuffler une surdose d'énergie. Ses jambes travaillent fort pour la tirer du sentier boueux dans lequel nous nous sommes aventurés. Ses mollets musclés sont couverts de boue, comme le reste de son corps, et de son casque dépasse la tresse blonde qu'elle s'est confectionnée pour notre excursion.

Car Pascale est tout, sauf coquette. Si ce n'était de mon influence, elle couperait ses cheveux très courts, comme ceux d'un garçon, et bannirait de sa garde-robe tout ce qui peut ressembler à une robe ou à une jupe. Toutefois, mes compliments répétés sur ses belles jambes

athlétiques et ses jolis cheveux dorés l'ont convaincue de ne pas rejeter sans appel toute touche féminine à son apparence.

Au loin, le tonnerre gronde, comme un roulement de tambour, et Pascale parvient au bas de la pente, où s'étend un lac sombre comme une tache d'encre. Son vélo s'immobilise en dérapant sur le côté et elle descend de selle alors que je m'immobilise à mon tour. Pascale me sourit franchement et ses dents très blanches surgissent au milieu de son visage par ailleurs saupoudré de boue.

Elle retire son casque, puis défait impatiemment sa tresse pour libérer ses cheveux magnifiques. Quelques gouttes se mettent à tomber, prémices de l'orage qui approche en roulant des mécaniques. La pluie clapote à la surface du lac, formant sur son miroir des milliers de petits pics argentés. C'est une musique apaisante, après les efforts physiques astreignants que nous venons de déployer. L'eau qui ruisselle sur le visage de Pascale forme des traînées brunâtres sur ses joues, comme si elle avait pleuré et que son mascara avait coulé pour barbouiller sa peau.

Plutôt trapue, Pascale peut certainement revêtir des allures de garçon manqué pour le regard trop superficiel. Relativement courte sur ses jambes, elle semble par ailleurs solide et inébranlable. Mais quand on s'y attarde de plus près, la luminosité de ses yeux très bleus s'avère une arme d'une efficacité redoutable. Ses cheveux souples et abondants forment une crinière ondoyante. Le maillot de corps qu'elle porte pour nos excursions à la montagne moule adorablement ses petits seins durs.

Nul doute n'est permis. Malgré son amour pour tous les sports existant sur cette terre et

son obsession des performances relevées, Pascale est une femme à part entière dont le seul défaut est qu'elle cherche trop souvent à camoufler toute trace de féminité.

Pascale et moi sommes amis depuis longtemps. Notre amitié a su résister au passage de nombreuses conquêtes amoureuses, tant de son côté que du mien. Car Pascale, par son côté très sportif, est fort populaire auprès des hommes qui voient en elle l'adversaire redoutable capable de relever les défis compétitifs et qui peut tout aussi bien les charmer par son physique flatteur et son appétit vorace pour le sexe.

La plupart de ses relations n'ont jamais duré plus de quelques mois. D'abord séduits par ses capacités sportives supérieures à la moyenne, les hommes tolèrent mal que Pascale les surclasse par ses performances relevées. Après quelques défaites amères, ils préfèrent généralement chercher une compagne plus passive qui n'y connaît rien aux sports.

Prévenus dès le départ, nos partenaires amoureux ont toujours dû accepter dans les environs la présence d'un ami de l'autre sexe. Si les relations amoureuses friables se sont accumulées tant dans son cas que dans le mien, notre amitié solide s'est toujours avérée un antidote efficace contre les peines d'amour et les désillusions engendrées par la déception.

Sauf que, depuis peu, je sens que la donne a changé. Je me sens attiré sexuellement par Pascale, je la regarde d'un œil différent, plus avide, comme si je la découvrais pour la première fois. Comme si, après une longue traversée du désert, j'atteignais une oasis providentielle. J'ai tendance à la reluquer avec un désir croissant et

je suspecte qu'elle ressent un peu la même chose pour moi.

Si je ne la regarde plus avec la même appréciation qu'auparavant, je me suis toutefois abstenu de lui révéler que la vue privilégiée de son postérieur posé sur sa selle de vélo me donne toutes sortes de sueurs qui n'ont rien à voir avec l'exercice physique.

Celle pour qui mes sentiments ont changé s'avance vers le lac dans ses chaussures de cyclisme. Son corps est couvert de boue, tout comme le mien, et la pluie qui s'intensifie attaque la croûte sèche qu'elle forme sur notre peau. Pascale s'agenouille sur la berge et plonge sa main dans l'eau, troublant sa quiétude. Ses doigts en ressortent immaculés, lavés de la boue tenace. Ses cheveux blonds sont aussi tachés de boue aux extrémités.

Le vent s'est levé et les arbres plient l'échine devant la force de son souffle. Il fait de plus en plus sombre, comme si la nuit tombait, et Pascale lève les yeux au ciel pour contempler la menace qui gronde. Deux pastilles bleues dans lesquelles se reflètent les nuages gris.

« Elle a l'air bonne. Je vais faire une trempette », annonce Pascale en retirant ses chaussures.

Puis suivent les bas, et son maillot de corps sous lequel elle ne porte rien d'autre. Au fil de nos activités sportives, Pascale s'est toujours considérée comme un des gars, un membre de la bande, et je pense qu'elle entrevoit aussi sa nudité comme une sorte d'aspect tribal du sport, comme si elle n'avait rien de bien différent des hommes.

Pour ma part, c'est la première fois que je la vois seins nus. À peine des excroissances

sur sa poitrine, mais des aréoles matures qui confirment sa féminité qu'elle cherche trop souvent à ignorer. On ne peut se méprendre sur son appartenance sexuelle, il aurait fallu être aveugle pour ne pas loucher sur ses attributs.

Quand elle retire son cuissard, je sens une nouvelle intimité s'installer entre nous, comme si la vue soudaine de sa vulve bien épilée achevait de tout changer dans notre relation platonique. Ses bras, ses jambes et ses pieds sont souillés de boue, alors que les parties auparavant cachées de son corps apparaissent d'une blancheur laiteuse. Comme si elle portait encore un grand vêtement immaculé.

Pascale s'avance dans l'eau, en me souriant d'un air complice. Elle n'a jamais été du style prude, mais elle s'amuse visiblement de mon air ébahi de la découvrir dans son plus simple appareil. Je regarde ses fesses rondes grelotter alors qu'elle s'enfonce dans l'eau jusqu'à la taille. Pascale se retourne enfin vers moi, un bras croisé sur sa poitrine modeste, et de sa main libre elle m'éclabousse de l'eau fraîche du lac.

« Qu'est-ce que tu attends ? Viens ! Tu as la trouille ? » me crie-t-elle de cet air qu'elle a l'habitude d'emprunter pour me lancer un défi sportif.

Sauf que celui-ci, je le constate, est d'une tout autre nature. Le point tournant de notre relation se joue ici, maintenant. Car cette lueur qui brille dans ses yeux m'indique qu'elle a aussi compris que notre amitié se trouve à la croisée des chemins. Je me déshabille et j'abandonne mes vêtements dans la boue, tandis que Pascale m'observe gravement. Un peu comme si elle regrettait désormais son offre,

alors que nous nous précipitons vers d'autres avenues.

Mais quand je m'avance dans l'eau, Pascale éclate d'un grand rire qui soulage instantanément mes craintes. Elle baisse son bras, et ses seins aux mamelons écrasés sont secoués par son rire franc. Je ne l'ai jamais trouvée aussi belle que maintenant, sale de toute cette boue, vulnérable dans sa nudité. Son rire trouve un écho tout autour, au-dessus de nous, et quand elle me lance la prochaine invitation, on jurerait que la montagne entière est aussi conviée.

« Tu devrais voir ta tête ! Allez, le premier qui parvient de l'autre côté ! »

Pascale plonge, ses fesses très blanches disparaissent sous l'eau, et je me lance aussitôt à sa poursuite. L'eau du lac est fraîche, presque froide, et nettoie notre peau de toute cette saleté accumulée sur les pistes de vélo. Pascale est une nageuse puissante, dont les muscles fermes triment dur sous l'eau, mais je la devance finalement de peu sur la rive opposée.

Elle émerge quelques secondes après moi, le souffle court, et lisse ses cheveux pâles en arrière. Elle se tient accroupie dans l'eau, si bien que sa poitrine demeure invisible sous la surface tranquille du lac. Le ciel s'est encore obscurci. Il est maintenant noir, très menaçant. L'orage est imminent. Pas très loin, un éclair zèbre le ciel. Nous regardons un moment le spectacle féerique qui s'annonce, fascinés, avant que Pascale se rapproche de moi.

Elle se tient maintenant debout et je discerne ses petits seins qui saillent sous quelques centimètres d'eau. Ses yeux ont pris cette note d'inquisition qui lui va si bien. Elle incline son visage long, au menton volontaire, comme si elle

cherchait à déchiffrer une énigme quelconque. Le temps est suspendu, comme s'il attendait que nous nous décidions enfin à définir nos envies réciproques.

« Alors, que se passe-t-il avec nous deux ? » demande Pascale en léchant l'eau du lac qui coule sur ses lèvres.

Je n'ai presque rien entendu, car le grondement vengeur du tonnerre a couvert le son de sa voix. Mais je n'ai pas besoin de lui faire répéter, je savais ce qu'elle allait dire avant même qu'elle ouvre la bouche. Notre complicité est telle que nous partageons souvent les mêmes pensées.

Je pourrais jouer les innocents, prétendre à l'ignorance, mais je sais maintenant qu'elle a aussi ressenti cette nouvelle attirance un peu brutale, comme si elle nous frappait au visage pour sonner le réveil. Comme si, pendant ces dix dernières années, nous nous étions lamentablement joué la comédie en fréquentant d'autres personnes.

Et maintenant que le réveil a sonné, nous ne savons plus trop comment agir, comment franchir ce gouffre immense qui sépare l'amitié de l'amour mais qui, dans notre cas, ne peut être qu'un petit pas de souris. Je vois avec une toute nouvelle perspective ses beaux yeux bleus qui brillent d'un éclat espiègle.

Sauf que je suis paralysé par sa question, par sa nudité, par la crainte de faire un geste qui ne lui plaira pas. On dirait que je suis revenu à l'époque de mon tout premier rendez-vous amoureux, que je suis redevenu vierge et maladroit.

Bien sûr, sa question est rhétorique, il n'y a pas vraiment de réponse à fournir. Elle n'en

attend pas non plus. C'est le moment de passer aux actes, et non pas de se perdre dans de grands discours. Il y a maintenant dix ans que notre dialogue a tout dit, tout sauf l'évidence, et ce n'est pas par des mots qu'elle se déclare au milieu de ce lac troublé par la pluie.

Pascale s'approche encore et je frissonne. Ses seins ne sont plus qu'à deux ou trois centimètres de ma poitrine. Ses mamelons me font l'effet d'aiguilles qui n'attendent que de me transpercer la peau pour me vacciner, comme des prises électriques attirées par mon courant corporel.

« Tu le ressens, toi aussi », me dit-elle en constatant ma réaction instinctive.

Je pose doucement les mains sur ses hanches nues. Je ne l'ai jamais touchée ailleurs que sur les mains, les joues, et là mes mains caressent la courbe de sa cuisse. Je ne l'ai jamais touchée avec cette délicatesse réservée aux amoureux, et qui scelle maintenant notre sort à tous deux.

« Je n'ai jamais autant désiré quelqu'un », dis-je simplement en la ramenant contre moi.

Ses lèvres ont encore un peu le goût de terre. Quand elle entrouvre la bouche, j'avance ma langue et je rencontre la sienne, chaude et humide. Pascale se blottit contre moi, ses mamelons durs s'enfoncent dans ma peau, et je la prends dans mes bras pour l'amener sur la rive boueuse.

Je m'étends sur elle et Pascale ferme les yeux quand la pluie s'abat avec force sur son visage. Il fait presque nuit tellement les gros nuages s'accumulent en masse au-dessus de nos têtes. Au prochain éclair, je descends entre ses cuisses et je lèche sa vulve dont les lèvres agissent

Sommaire

Le sauvetage 7
Le meilleur réveille-matin ! 19
L'orage 25
Soirée sexy 37
La nymphe des mers 49
Trente coups de soleil 55
Terminus 77
Les colocataires 83
Anusienne junior 101
L'initiation 115
Chez le dentiste 133
Le retour de Nirvana 141
Ken, star du porno 157
Véronique au *peep-show* 175
Le professeur de Véronique 183
Un loup dans la bergerie 193
L'agenda 209
Du simple au double 223
Le déménagement 235
L'entremetteur 245
Le refuge 263
Effeuilleuse en herbe 275
Trafic 285
Ardentes amoureuses 301

9007

Composition
CHESTEROC

Achevé d'imprimer en France (La Flèche)
par CPI BRODARD ET TAUPIN
le 20 avril 2009. 52648

Dépôt légal avril 2009.
EAN 9782290017579

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion